

intervient pour les adoucir. Consulté par l'évêque de Bayeux sur le livre de Cally, tout en condamnant la doctrine, il lui recommande de traiter avec bénignité la personne de ce bon et digne curé qui se soumet par avance à sa censure, et lui envoie en même temps un modèle de jugement, où il évite toute allusion à la doctrine de Descartes (1).

Par la témérité de ses innovations en philosophie et en théologie, Dom Robert Desgabets excita des oppositions encore plus vives parmi les théologiens et les philosophes (2). Robert Desgabets, né en Lorraine, d'une famille noble, entra jeune encore, en 1636, dans l'ordre des bénédictins. Supérieur, visiteur, définitiveur, il remplit les principaux emplois de l'Ordre, et dans tous il se signala par son zèle pour les études, par son amour des libres discussions, et par son opposition à la philosophie de l'École qui, d'ailleurs, n'était pas en grand honneur chez les bénédictins. Envoyé à Paris, par la congrégation, en qualité de procureur général, il s'y lia avec tous les principaux cartésiens, avec Clerselier, Régis, Rohault, le P. Poisson et Malebranche, dont il prit la défense contre l'abbé Foucher, dans le seul ouvrage qu'il ait fait imprimer (3). Mais il a laissé sur la théologie et la philosophie un grand nombre de manuscrits conservés à la bibliothèque d'Épinal. Curieux de toutes les doctrines et de toutes les expériences nouvelles, il en imagina et en fit lui-même

quoque cartesianis commentis corrumperet. Atque id ipsi demum noxæ et dedecori fuit. » *Comment.*, p. 387.

(1) Lettre 247, tome XI, p. 249, éd. Lefèvre.

(2) Voir pour Desgabets, une notice d'Amédée Hennequin, sur les Œuvres philosophiques du cardinal de Retz, d'après les manuscrits de la bibliothèque d'Épinal, Paris, 1842; et dans les *Fragments de philosophie cartésienne* de M. Cousin, in-12, Paris, 1845, ou dans les *Fragments d'histoire de la philosophie moderne* de 1866, les deux Mémoires sur une séance d'une société cartésienne et sur le cardinal de Retz, cartésien. — Desgabets est mort en 1678.

(3) *Critique de la critique de la Recherche de la vérité, où l'on découvre le chemin qui conduit aux connaissances solides pour servir de réponse à la lettre d'un académicien*. Paris, 1675, in-12.

un certain nombre, parmi lesquelles celle de la transfusion du sang dont, le premier, il paraît avoir eu l'idée.

Mais si Desgabets est un cartésien, c'est un cartésien fort peu orthodoxe qui semble avoir voulu embrasser, dans une sorte d'éclectisme, Descartes et Gassendi. Après avoir de bonne heure adopté la philosophie nouvelle, bientôt il s'en sépara sur une foule de points essentiels en métaphysique, et ne lui demeura guère fidèle qu'en physique. L'activité et la hardiesse de son esprit, la vivacité de son imagination, ses innovations hasardeuses en philosophie et en théologie lui valurent une assez grande réputation et même lui firent quelques disciples, dans son ordre et dans le monde. Régis l'appelle, non sans beaucoup d'exagération, un des plus grands métaphysiciens du siècle (1). Une lettre de Dom Claude Paquin, jointe aux manuscrits de Desgabets, nous apprend que Régis avait été très-lié avec lui, et avait beaucoup profité de ses lumières et de sa méthode (2). Peut-être Desgabets a-t-il contribué à développer la tendance empirique que nous avons remarquée dans Régis.

Mais tandis que Régis cherche à ne pas s'éloigner de la doctrine de Descartes, Desgabets, au contraire, fait ouvertement la guerre au spiritualisme, et reprend pour son compte la plupart des objections de Gassendi. Ce qu'il aime surtout dans Descartes : « c'est une méthode géométrique qui instruit sans disputer, qui apprend à retrancher les subtilités inutiles ou dangereuses, les vains raffinements qui, de la scholastique, passent dans la théologie et l'altèrent (3). » Mais il reproche à Descartes de cesser trop souvent d'être cartésien par infidélité à ses propres principes.

Desgabets semble avoir pour principal but de ruiner les fondements de la distinction de l'âme et du corps, et d'ac-

(1) *Usage de la foi et de la raison*, liv. III, chap. xvii.

(2) Notice de M. Amédée Hennequin.

(3) *Ibid.*

cumuler les doutes et les nuages sur la spiritualité de l'âme. Tout ce que Gassendi avait objecté à Descartes pour prouver que l'âme est dans la dépendance absolue du corps, il le reproduit, sinon avec plus de force, du moins avec de nouvelles subtilités. Descartes a attribué la durée à nos pensées; Desgabets en tire un argument en faveur de la matérialité de l'âme. En effet, selon Desgabets, la durée qui signifie succession, mouvement, est une appartenance et dépendance du corps, elle est quelque chose de matériel, d'où il suit que nous n'avons jamais aucune pensée que dépendamment du corps. Il est aussi clair que notre pensée commence, se continue et finit qu'il est clair que nous pensons; nous pouvons mesurer notre pensée à l'horloge comme le drap à l'aune, donc chacune de nos pensées porte évidemment avec elle la dépendance qu'elle a du corps, et nous ne pouvons en connaître une seule sans savoir en même temps qu'elle a une succession, un mouvement des parties, c'est-à-dire qu'elle est inséparable du corporel. Le tort de Descartes est d'avoir ignoré que la durée est la même chose que le mouvement. Il en est résulté, selon Desgabets, que, de tous les hommes, il est celui qui a davantage corporifié les esprits, tout en prétendant séparer l'âme du corps, parce qu'il a le plus insisté sur la durée des substances.

La doctrine de Descartes sur les qualités sensibles, lui fournit encore un autre argument contre la spiritualité. Si les qualités sensibles appartiennent à l'âme, non au corps, comme l'a démontré Descartes, ne suit-il pas, selon Desgabets, que l'âme doit être un objet des sens? Dieu lui-même est aussi le propre objet des sens, d'après Desgabets: « Le nom d'objet des sens pris à la rigueur, Dieu même, les choses spirituelles, et surtout l'âme, et toutes nos pensées sont le propre objet des sens. Le doute et toute pensée humaine doit aussi passer pour une chose sensible, parce que, tout ainsi que l'homme est composé d'âme et de corps, toute pensée est composée de mouvement et de passion ou d'action de l'âme. »

Mais en enlevant à l'âme la spiritualité, il prétendait lui laisser l'immortalité qu'il fondait sur une doctrine qui lui était chère, et dont il faisait grand bruit, l'indéfectibilité des substances. Tous les philosophes et les théologiens, Descartes lui-même, ont supposé que les créatures peuvent être anéanties purement et simplement. Mais, selon Desgabets, les substances n'ont qu'un point indivisible et simple d'existence, où il n'y a rien à retrancher, rien à ajouter, d'où il suit qu'elles sont indéfectibles (1). Au regard de Dieu, qui n'a pas d'instant divisible dans sa volonté, et qui crée en une seule fois ce qui paraît successif à l'esprit humain, il serait contradictoire d'anéantir une substance, car ce serait au même moment vouloir et ne pas vouloir, faire et ne pas faire. Il semble, comme le démontre très-bien le cardinal de Retz, que Desgabets ne peut échapper à cette conséquence, que toutes les substances sont éternelles et nécessaires. On comprend donc que madame de Sévigné, très au courant des opinions et des discussions de Desgabets par Corbinelli et par le cardinal de Retz, reprenne sa fille qui appelle Desgabets un éplucheur d'écrevisses par dégoût, sans doute, de ses subtilités et de son attirail scholastique: « Vous appelez Dom Robert un éplucheur d'écrevisses. Seigneur Dieu! s'il introduisait tout ce que vous dites, plus de jugement dernier! Dieu auteur du bien et du mal (2)! plus de crime! appelleriez-vous cela éplucher des écrevisses (3)? »

On s'étonnera sans doute de rencontrer Desgabets, qui nous a paru plus près de Gassendi que de Descartes, parmi les défenseurs de Malebranche et de la *Recherche de la vé-*

(1) Parmi ses ouvrages manuscrits, il y a un traité spécial sur l'*Indéfectibilité des substances*.

(2) Ceci est une allusion à une autre opinion de Desgabets, sur la convertibilité de toutes les négations en affirmations, à laquelle on pouvait imputer cette conséquence que le péché n'était plus une pure privation, mais une réalité dont Dieu était l'auteur. (Voir dans le Mémoire déjà cité de M. Cousin ce qui est relatif à cette obscure discussion.)

(3) 1677, Lettre 591. — Édit. de 1818.

rité. Mais ce qu'il attaque dans l'abbé Foucher, qui en avait fait la critique (1), c'est surtout le scepticisme, et ce qu'il défend dans Malebranche, c'est le dogmatisme. Il faut, dit-il, aider l'auteur de la *Recherche* à bâtir quelque chose de solide, et non pas chercher à ébranler toutes les découvertes de nos jours, que l'on doit regarder comme très-propres à donner enfin un heureux commencement à la découverte de la vérité. Il oppose au scepticisme ces connaissances solides et ces ouvertures réelles qui conduisent à une science fort claire et particulière des corps. Parmi ces connaissances solides il place au premier rang les principes, aujourd'hui, dit-il, démontrés, que les qualités sensibles n'appartiennent qu'à l'âme, et que tout, dans le corps, se fait par le mouvement et la figure des parties. En réponse aux doutes de Foucher touchant la conformité des idées avec leurs objets, il insiste avec beaucoup de force, et avec un bon sens, qu'il n'a pas toujours, sur la certitude et l'infailibilité de toutes les opérations premières et simples de la faculté de connaître. Mais, par un excès opposé à celui des sceptiques, non content d'avoir établi qu'il y a des connaissances claires et indubitables, il prétend que toutes le sont également, que toutes les choses auxquelles nous pensons, et dont nous parlons, existent réellement hors de l'entendement, et telles que nous les connaissons. On le voit, en effet, dans ses discussions avec le cardinal de Retz, soutenir intrépidement que tout ce qui est connu existe, tel qu'il est connu, sans tenir nul compte de la distinction entre l'existence objective, au sens cartésien, et l'existence en soi.

Mais, d'ailleurs, il se tourne du côté de Foucher contre Malebranche pour combattre l'intellection pure, en tant qu'opération indépendante des sens, source unique d'où il fait dériver toutes nos idées, même les plus spirituelles. Quant à l'assertion, que nous voyons toutes choses en Dieu, c'est, suivant Desgabets, un effet de la

(1) Voir le chap. xx du 2<sup>e</sup> volume.

piété de l'auteur plutôt que la suite de quelque principe bien clair: « Cette manière d'expliquer nos pensées, dit-il encore, paraît toute mystique, et on a beaucoup de peine à y trouver de la solidité. Mais le livre de la *Recherche* contient tant de belles choses, il est écrit avec tant de soin, que, quand l'occasion se présente, on ne saurait rien faire de plus utile au public, ni qui doive être plus agréable à son illustre auteur que d'éclaircir certaines choses où il a peut-être laissé quelque obscurité. »

Desgabets se signala, et se compromit par ses hardiesses et ses nouveautés en théologie, plus encore que par ses doctrines philosophiques. Nul ne remua plus témérairement la matière de l'eucharistie et ne mit plus de zèle à divulguer et à défendre les lettres au P. Mesland. Il se jette au cœur de cette polémique, il se fait le second de Clerse-lier, répond à sa place aux objections qui lui sont adressées, et compose une foule d'écrits, demeurés manuscrits, sur cette délicate question (1). Il fut blâmé par Régis (2), et bien plus encore par Arnauld, Bossuet et Nicole. La congrégation s'en émut, ses supérieurs l'interrogèrent et l'obligèrent à s'expliquer. Il le fit catholiquement, et dissipa tous les ombrages par une prompte et entière soumission (3). Au même temps, Dom Gallois, dans la branche des bénédictins de Saint-Maur, excitait pour le même motif de semblables alarmes, et était aussi obligé de se retracter.

Desgabets nous conduit au cardinal de Retz. Plus connu jusqu'à présent dans l'histoire de nos troubles civils que dans celle de notre philosophie, d'après de récentes et curieuses découvertes, le grand agitateur de la fronde, l'adversaire intrépide de Mazarin, mérite aussi d'avoir une place

(1) Voir le manuscrit déjà cité de la Bibliothèque impériale, qui contient deux écrits de Desgabets, en réponse à des objections adressées à Clerse-lier; voir les titres des diverses pièces du manuscrit d'Épinal, cités par M. Cousin.

(2) *Usage de la raison et de la foi*, liv. III, chap. xvii.

(3) *Vie de Nicole*, par l'abbé Goujet.

dans l'histoire de la philosophie de Descartes. Rentré en France en 1675, le cardinal vécut retiré dans son château de Commercy où il se voua à l'étude et à la retraite. Il serait même entré comme moine dans l'abbaye bénédictine de Saint-Michel, située aux environs de Commercy, si le pape ne s'y fût opposé. Là, jusqu'à sa mort, en 1679, et sans autre interruption qu'un voyage à Rome pour le conclave de 1676, il s'occupa très-sérieusement d'études philosophiques. Madame de Sévigné, son amie, s'inquiète de l'ardeur avec laquelle il s'y applique, et écrit à sa fille : « Hors le quart d'heure qu'il donne du pain à ses truites, M. de Retz passe le reste avec Dom Robert dans les dissertations et les distinctions de métaphysique qui le font mourir. » A l'imitation des abbayes de bénédictins, dans le voisinage desquelles il vivait, le cardinal avait établi dans son château de Commercy une sorte d'académie et des discussions régulières de philosophie où nous voyons Desgabets, alors supérieur de l'abbaye du Breuil, située dans un faubourg de Commercy, jouer le principal rôle. D'autres bénédictins qui, sans autre renseignement, sont désignés comme cartésiens, y prennent part. Le cardinal préside à ces discussions ; tantôt il les résume, tantôt il parle en son propre nom (1). On y voit intervenir Corbinelli, ami de madame de Sévigné et parent du cardinal, qui vint passer quelque temps à Commercy, et y fit l'analyse d'un traité de Desgabets sur l'indéfectibilité des substances et de ses principales doctrines (2). Le cardinal invite sagement Desgabets à se défendre avec application de la pente à s'imaginer que ce qui est le plus outré dans les sciences est le plus vrai, et il lui reproche, d'une manière piquante, de travailler à mettre le corporel dans la doctrine de Descartes plutôt que d'en tirer l'esprit.

(1) Les dissertations et traités du cardinal de Retz furent recueillis par Dom Heanezon, son ami et prieur de Saint-Michel. On les trouve dans le manuscrit d'Épinal, avec les Œuvres de Desgabets.

(2) Cette analyse est intitulée : *Propositions touchant la dépendance que Dom Robert prétend que l'âme a du corps.*

Dans cette discussion l'ancien chef de la fronde se montre, sinon grand métaphysicien, au moins dialecticien sévère, cartésien ferme et sensé. Soit qu'il s'agisse du doute méthodique, traité par Desgabets de chimère, soit qu'il faille défendre contre de subtiles attaques les preuves de la spiritualité, il rétablit avec exactitude le vrai sens de la doctrine de Descartes.

Pour matérialiser nos pensées, Desgabets imagine de faire la durée matérielle et d'attribuer ce sentiment à Descartes. Mais le cardinal, avec les textes en main, prouve que jamais Descartes n'a entendu par la durée quelque chose qui fût distinct de l'existence même des choses, que la durée, en dehors des choses, n'est pour lui qu'une façon de penser, une abstraction, qu'il applique la succession aux modes de la substance, et non à la substance elle-même, et que jamais il n'a confondu la succession avec l'étendue. Quelle chaleureuse défense de Descartes, et quelle juste indignation contre les étranges interprétations par lesquelles Desgabets dénature sa doctrine ! « Y a-t-il un philosophe qui ait mieux distingué l'esprit d'avec le corps, et les modes spirituels d'avec les modes corporels, que Descartes l'a fait, qui ait mieux entendu que lui que l'esprit est indivisible et par conséquent qu'il a tout son être ensemble ? Il a enseigné clairement que la durée de son esprit n'était distinguée de son essence et de sa substance que par la pensée, que c'était non pas un mode, mais un attribut en elle, parce qu'elle s'y trouve toujours de la même façon. Et au préjudice de cela, Dom Robert veut que M. Descartes donne à nos pensées intrinsèquement et par essence tous les modes corporels, qu'il y reconnaisse une véritable durée avec distinction des parties, et que ce qu'il appelle durée de l'esprit soit une véritable et réelle succession des parties de l'esprit qui cessent d'être et se renouvellent continuellement, etc. »

Pendant le cardinal de Retz n'est cartésien qu'avec quelques réserves ; il évite même de se prononcer en faveur de la doctrine du mouvement de la terre, condamnée par

Rome, et néanmoins vivement soutenue par Desgabets. C'est le cardinal qui défend Descartes en métaphysique, c'est Desgabets qui le défend en physique.

Tels sont les cartésiens les plus remarquables de cette première période de l'histoire du cartésianisme. En général, ils se bornent à reproduire exactement la doctrine de Descartes ou, s'ils la modifient, c'est dans un sens empirique plutôt qu'idéaliste. Si quelques-uns sont les contemporains de Malebranche, tous lui sont antérieurs par leur développement philosophique et échappent à son influence. Le cartésianisme français n'a pas encore reçu le souffle platonicien de l'Oratoire et de Malebranche, ni enfanté ses plus illustres représentants.

## CHAPITRE XXV

Adversaires de la philosophie de Descartes. — Comment on peut les diviser. — Pascal. — Son éducation philosophique. — Ses rapports avec Descartes. — Descartes justifié de son jugement sur le traité des sections coniques. — Expérience du Puy-de-Dôme. — Influence de l'esprit et de la méthode de Descartes sur Pascal avant sa conversion. — Sa foi dans les progrès de la science et de la raison. — Ses protestations contre l'intervention de l'autorité dans le domaine de la science. — Vues sur la nature et sur l'homme analogues à celles de Descartes. — Mécanisme et automatisme. — L'essence de l'homme dans la pensée. — Pascal après sa conversion. — Opposition à la philosophie de Descartes. — Grief étrange contre sa physique. — Accusation d'avoir voulu se passer de Dieu. — La règle des partis substituée aux preuves physiques et métaphysiques de l'existence de Dieu. — *Le pyrrhonisme est le vrai.* — Toutes les conséquences du pyrrhonisme dans les *Pensées*. — De la polémique contemporaine touchant le scepticisme de Pascal. — Explication des contradictions qui se rencontrent dans les *Pensées*. — De la nature du scepticisme de Pascal.

En regard des disciples de Descartes en France nous allons maintenant placer les principaux adversaires qu'ils eurent à combattre. Nous partagerons ces adversaires en deux classes, suivant qu'ils appartiennent à la première ou à la seconde des deux grandes périodes que nous avons distinguées dans l'histoire du cartésianisme, selon qu'ils sont antérieurs ou postérieurs à Malebranche, selon enfin qu'ils combattent Descartes seul ou Descartes et Malebranche. Dans ce chapitre, et dans les chapitres suivants, il sera question des premiers, auxquels on peut donner plus particulièrement le nom d'anti-cartésiens, pour les distinguer des anti-Malebranchistes dont nous ne parlerons qu'après l'exposition des doctrines de Malebranche. Ces anti-cartésiens se divisent eux-mêmes